HAL
open science

Le cheval symbole de pouvoirs en Europe préhistorique

Patrice Brun

To cite this version:

Patrice Brun. Le cheval symbole de pouvoirs en Europe préhistorique. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2006, VI, pp.84-88. hal-02188371

HAL Id: hal-02188371

https://hal.science/hal-02188371

Submitted on 31 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le cheval symbole de pouvoirs en Europe préhistorique

Patrice BRUN
(UMR 7041 ArScAn - Protohistoire Européenne, de la sédentarisation à l'Etat)

En réussissant à dresser le cheval pour le monter et l'atteler, l'homme a multiplié par dix sa vitesse de déplacement. Déjà valorisé à la fin du Paléolithique, entre 35000 et 10000 av. J.-C. - véritable « âge du cheval » tant il est représenté dans l'art - il est devenu, au cours des deux derniers millénaires avant J.-C., l'un des symboles suprêmes du rang social dominant de son possesseur. Bien davantage moyen de pouvoir et de prestige que force de travail (rôle laissé alors au bœuf), le cheval possédait même une dimension religieuse, lorsque, dans les cérémonies du premier millénaire av. J.-C., il tractait un char solaire, puis lorsqu'il fut personnifié par la déesse Epona, durant la période gallo-romaine. « La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite », selon Buffon, est devenue à l'âge industriel l'unité de travail équivalant à 746 watts, le cheval-vapeur, puis l'unité de puissance fiscale pour les véhicules à moteur. Même l'automobile triomphante n'a pas détrôné le cheval dans notre imaginaire.

Un animal sauvage privilégié dès le XXXVe mill. av. J.-C.

Le cheval n'a pas attendu d'être domestiqué pour tenir un rôle majeur auprès des humains. Dès l'apparition des plus anciennes formes d'expression artistique, il constitue un thème majeur aussi bien dans les peintures réalisées sur les parois des grottes que dans les gravures et sculptures sur pierre, os ou ivoire. Il figure également très souvent au tableau de chasse des gens du Paléolithique, mais de façon variable selon les régions, les époques et sans doute même les saisons. Puis, au cours du Xe mill. av. J.-C., le climat se réchauffe pour longtemps, permettant le développement de la forêt au détriment de la steppe herbeuse et par conséquent du cheval. La steppe, milieu végétal ouvert et peu accidenté, recule de la sorte avec l'animal qui lui est si bien adapté, sauf dans une vaste zone qui s'étend du nord de la mer Noire (Moldavie et Ukraine actuelles), à l'Asie centrale (Mongolie).

Un animal domestiqué en plusieurs temps

L'évolution qui conduit au cheval demeure surprenante tant ses ancêtres étaient petits. Lui-même a longtemps conservé une hauteur au garrot assez éloignée de l'image que nous nous faisons spontanément du cheval de selle ou d'attelage. Il a pourtant occupé très tôt aux yeux des humains une place privilégiée parmi les autres animaux. Sa domestication et la généralisation de son usage pour le transport semblent s'être déroulées en plusieurs étapes, sur environ trois millénaires (V^{e} au IIIe mill. av. J.-C.). Il est alors devenu l'animal emblématique des élites sociales des âges du Bronze et du Fer. L'archéologie révèle en effet le profond enracinement de caractéristiques qui ont façonné l'histoire ultérieure de l'Europe. L'usage du cheval est une de ces caractéristiques importantes.

La domestication implique trois conditions fondamentales : la protection de l'animal contre les prédateurs et les intempéries, son alimentation qui conduit à l'apprivoiser, enfin le contrôle de sa reproduction par la sélection des géniteurs (croisement de populations différentes, modification

des caractères morphologiques). Il y a lieu de penser que l'étape ultime de la domestication est atteinte lorsque ces trois besoins vitaux ne peuvent être satisfaits sans intervention humaine. On a longtemps pensé que les humains s'étaient engagés dans la voie de la domestication pour des raisons économiques : pour mieux assurer leurs besoins alimentaires. Mais il n'est pas certain qu'un processus aussi compliqué ait donné un avantage nutritionnel assez rapide pour que le lien ait pu être conçu, par les gens de cette époque, entre la cause et l'effet. Pour les toutes premières domestications en tout cas, il y a plutôt lieu d'envisager une cohabitation étroite entre animaux et humains, aboutissant peu à peu à la prise de conscience de ce que les soins pouvaient avoir des conséquences économiques positives. On peut supposer avec Jean-Pierre Digard que : « le désir d'appropriation de la nature et des êtres constitue (…) la motivation profonde de la domestication ». Cela est-il vrai des cas où des techniques d'élevage bien maîtrisées et même des animaux domestiques ont pu être empruntés par des chasseurs à des voisins agriculteurs ? Et qu'en fut-il pour le cheval en particulier ?

Hors des zones steppiques, le cheval reste marginal dans l'économie comme dans les pratiques rituelles. Les véhicules attestés à partir du IVe mill. av. J.-C. sont des chariots lourds à roues pleines, nécessairement tractés par des bœufs. L'araire, ancêtre de la charrue qui est adoptée à la même époque, est aussi tirée par des bœufs. Même dans les steppes, les dépôts rituels et les représentations figuratives indiquent le rôle plus important du bœuf. Ainsi, dans la fameuse tombe « royale » de Maïkop (Caucase), datée de 3300 av. J.-C., le potentat, accompagné de personnes tuées rituellement, était entouré d'objets de grande valeur : des vases en cuivre, de riches parures et des figurines de bœuf en or et argent. En Europe centrale, on fabriquait à peu près au même moment des maquettes en terre cuite de chars tirés par deux bœufs. Ce sont encore des bœufs qui bénéficient d'un traitement particulier dans la culture des gobelets en entonnoirs (Allemagne du nord-est et Pologne actuelles). Plusieurs bœufs ont été enterrés avec soin. Un vase, trouvé à Bronocice (Pologne) et daté entre 3637 et 3373 av. J.-C. par le carbone 14, a été décoré d'une gravure d'attelage. Les autres preuves les plus anciennes de véhicules à roues — des roues pleines — datées par la même méthode entre 3650 et 3400 av. J.-C., proviennent de Flintbeck (Allemagne), dans la même zone culturelle ; il s'agissait d'ornières de charrette préservée par l'érection presque immédiate du tertre funéraire et qui semblaient se diriger vers la fosse de la chambre sépulcrale du dolmen IV. Les premières preuves de véhicules à roues du Proche et du Moyen Orient s'inscrivent dans le même horizon chronologique. Ce sont des chariots gravés sur des tablettes d'argile et un fragment de roue de la fin de la période d'Uruk, ou encore des cachets sur lesquels figurent un traîneau tiré par un bovidé et un modèle réduit de roue en argile à Arslantepe-Malatya (Turquie).

Pour le labourage à l'araire aussi, on a préféré le bœuf au cheval. Vers 3500 av. J.-C, le cheval était pourtant attelé et monté, probablement pour chasser les chevaux sauvages comme à Botai, à l'est de l'Oural. On sait par ailleurs qu'un berger seul avec un bon chien peut garder à pied cent cinquante à deux cents moutons ; à cheval, il peut en garder cinq cents. Avec un cheval et un chariot tiré par des bœufs, il pouvait de surcroît transporter ses tentes et les équipements nécessaires à la vie de sa famille et de son troupeau, même par mauvais temps, afin de changer de pâturage. Cette combinaison : élevage extensif, chevaux et chariots, se forma au IVe mill. av. J.-C. avec la culture de Yamnaya qui se développa quand disparurent les établissements sédentaires des steppes occidentales, au profit de formes plus mobiles d'économie pastorale ou semi-pastorale.

Un animal de privilégiés

Le constat s'impose. Utilisé comme moyen de transport en Europe orientale et centrale dès le milieu du IVe mill. av. J.-C., le cheval domestique ne fut diffusé dans le reste du continent qu'un millénaire plus tard. Des chevaux arrivèrent alors en grand nombre dans le bassin des Carpathes, où d'importants centres d'élevage paraissent s'être développés. Ils parvinrent ensuite en Europe sud-orientale, où se forma quelque temps plus tard la fameuse civilisation mycénienne. Ils atteignirent enfin l'Europe occidentale, probablement par les canaux d'échange matérialisés aussi par les fameux gobelets campaniformes. L'établissement hongrois de Csepel Háros, au nord de Budapest, le plus sud-oriental des sites du complexe culturel à céramique campaniforme, renfermait 65% d'ossements de chevaux. Des restes de chevaux ont aussi été découverts dans le même horizon chronologique et culturel en Moravie, aux Pays-Bas, en Irlande et en Espagne.

Un lent basculement au profit du cheval se déclencha ainsi au milieu du IIIe mill. av. J.-C., avec une innovation très importante : la roue à rayons

qui permit la réalisation de chars légers et rapides tractables par des chevaux. La région du Danube moyen était alors une zone d'articulation entre les principaux réseaux d'échanges d'Europe : le réseau unissant le nord des Carpates, la grande plaine d'Allemagne, de Pologne et ses prolongements russes (céramique cordée), le réseau liant la zone des steppes aux Balkans et à l'est des Alpes (métallurgie du cuivre la plus précoce) et le réseau occidental (céramique campaniforme) vecteur de la généralisation, dans toute cette pointe de la péninsule européenne, de la métallurgie du cuivre, du monument funéraire individuel pour l'élite sociale et probablement de pratiques et de marqueurs vestimentaires propres à la détention d'un statut social élevé. De nouvelles recherches sont venues, il y a peu, compliquer ce schéma de diffusion d'est en ouest. Il s'agit de traces d'une domestication indépendante en Espagne et en Asie Mineure au IIIe mill. av. J.-C. Très débattues, ces données sont en attente de vérification.

C'est au cours de l'âge du Bronze (XXIIIe au IXe s. av. J.-C. environ) que le cheval et le char léger s'affirment sur la totalité du continent. Le cheval devient très commun en Europe centrale dès le Bronze ancien. À Tószeg, lors de la phase A par exemple, le cheval représente 45% des os animaux. Ces chevaux ne mesurent que 1,35 m au garrot. Ils deviennent courants à la même époque en Mésopotamie. Les premières figurations bien datées de chevaux montés sont babyloniennes et ne remontent qu'à 2000 av. J.-C. environ. Les premières cavaleries proprement dites, c'est-à-dire engagées dans les batailles, ne sont attestées qu'au début de l'âge du Fer, chez les Hittites (XVe-XIVe s. av. J.-C.). À partir de là seulement, et jusqu'à la fin du XIXe siècle, la cavalerie a constitué une arme déterminante.

Du XXIIIe au XVIIe s. av. J.-C. environ), dans le bassin des Carpates, les montants de mors courbes apparaissent avec et souvent dans les mêmes contextes que les modèles réduits de char, de roues pleines ou à rayons. Souvent décorés, on les a aussi trouvés en Asie Mineure sur des sites-phares comme Bogazköy, Alaca Hüyük et Beycesultan. Au sud de l'Oural, près de Chelyabinsk, sur la rivière Sintashta, un cimetière de la culture des Tombes à charpente/ Andronovo renfermait cinq tombes à char. Les roues à dix rayons de 90 cm de diamètre, avec un écartement de 1,30 m se trouvaient engagées jusqu'au moyeu dans des logements surcreusés au fond de la chambre funéraire. Au-dessus de certaines tombes, de deux à sept chevaux avaient été enterrés dans la masse du tumulus. De plus, des ensembles composés de la tête et des sabots suggèrent que des peaux de cheval avaient été installées en un dispositif cultuel. Le dépôt de chars dans ces tombes suppose pour ces véhicules une fonction de marqueur de prestige comparable

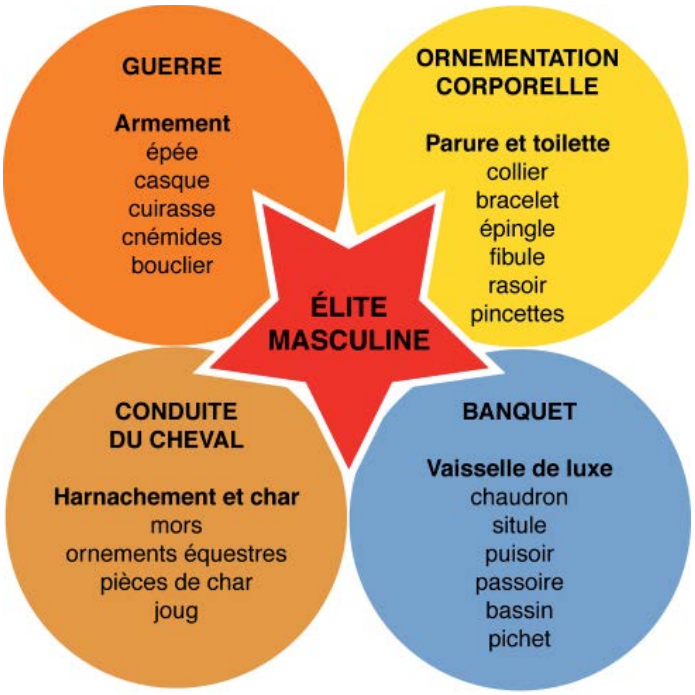

Fig. 1 - Éléments des quatre volets du style de vie aristocratique de l'élite sociale masculine à l'âge du Bronze.

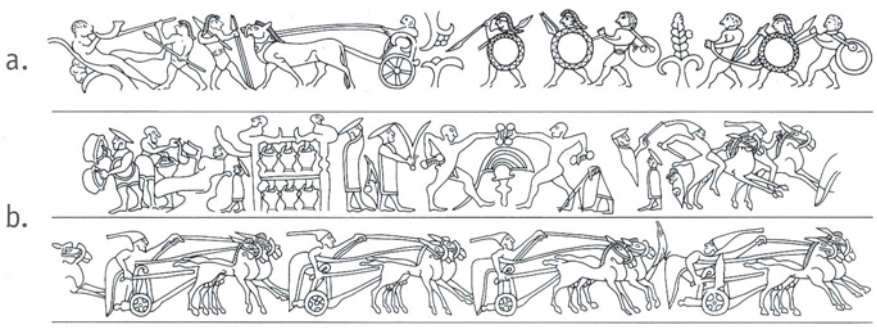

Fig. 2 - Représentations du « style de vie aristocratique » sur la paroi de grands seaux cérémoniels en bronze du VIe s. av. J.-C., au sud-est du massif alpin ; a) situle Benvenuti d'Este (Italie), b) situle de Kuffern (Autriche).

à ces chariots lourds à roues pleines des plus anciennes tombes des cultures des Tombes à fosse et à Catacombes (Yamnaya). Le montant de mors courbe en bois de cerf semble bien avoir inspiré les pièces métalliques qui apparaissent au XVe s . av. J.-C. au Proche-Orient, puis en Europe. Les types de harnais de l'âge du Bronze présentent une grande variété et ce n'est qu'à la fin de cette période, entre le XIVe et le IXe s. av. J.-C. que s'impose le harnais de bridon.

Selon Stuart Piggott, l'ensemble des régions d'Europe orientale et centrale à chevaux équipés d'un harnachement élaboré, avec le char léger concomitant, doit être envisagé comme un développement indigène, à partir d'un fonds commun technique, où le Proche-Orient, le Levant, l'Égypte, l'Asie Mineure et la Grèce mycénienne sont tous venus jouer un rôle important et parfois dominant. C'est dans ce contexte d'États hautement organisés, pratiquant l'écriture, que les conditions sociales ont permis non seulement le développement et la maintenance des véhicules et de leurs chevaux, mais aussi l'émergence d'une classe de guerriers professionnels très mobiles, dans une conception plus disciplinée de la guerre. Cela exigeait en effet une gestion compliquée : il fallait être en mesure de choisir des chevaux capables, dresser et entraîner régulièrement ces chevaux d'attelage, les nourrir en fourrage et en eau, fabriquer et réparer les chars. C'est probablement pourquoi l'usage du cheval est longtemps resté limité à quelques privilégiés en Europe « barbare », pour les parades, les déplacements de loisir et les courses.

Dans ces sociétés de « barbares » pour les Grecs, les élites sociales, qui semblent bien avoir alors consolidé leur pouvoir sur des communautés de quelques milliers à quelques dizaines de milliers de personnes, manifestaient leur statut dominant par la détention de biens relevant de quatre thèmes fondamentaux : la guerre avec les armes, l'alcool avec certaines vaisselles, la monte ou la conduite du char avec les pièces de harnachement, enfin l'ornementation corporelle avec les parures et les objets de toilette, dont le rasoir. Les chefs de communautés ont adopté dans toute l'Europe ces modes d'expressions de leur statut, d'une sorte de « style de vie aristocratique » (Fig. 1).

Au cours du millénaire et demi av. J.-C., il est ainsi permis d'imaginer ces chefs politiques, entourés d'une suite de guerriers à temps plein ou partiel. Au sein de ces groupes aristocratiques, préfigurant déjà la chevalerie médiévale, la fraternité était renforcée par des relations d'hospitalité et de réciprocité impliquant des échanges de valeurs, de rituels comportant des consommations d'alcool, des systèmes de croyance et des codes d'honneur, mais aussi des espaces de vie ritualisés, comme la chasse, le sport et la guerre (Fig. 2).

Le cheval permet des déplacements beaucoup plus rapides qu'auparavant. Il en a résulté un raccourcissement des distances, c'est-à-dire une importante modification du temps et de l'espace vécus et contrôlés. Monopolisé par les élites sociales, le cheval qui permet d'aller plus vite et plus loin renforce les inégalités sociales. On le perçoit dans les dépôts qu'installent ces potentats Par l'étude des milliers de tombes de cette période découvertes en Europe, nous constatons que, dans la mort au moins, les élites sociales exprimaient souvent leur statut, davantage par la possession d'objets symboliques que par celle d'une grande quantité de biens. L'épée ou le poignard, le char et la vaisselle en bronze représentaient à l'évidence des symboles de pouvoir. Le pouvoir politique était symbolisé par un instrument de coercition : l'épée. Mais, de plus en plus au cours du premier âge du Fer (de 800 à 475 av. J.-C. environ), le pouvoir se révèle à la fois politique et religieux. Il est symbolisé

par un véhicule conférant une supériorité militaire, en même temps qu'une aptitude à contrôler des territoires plus vastes : le char, et par un objet destiné à la redistribution au cours de rassemblements à caractère cérémoniel et religieux très probable : le chaudron, c'est-à-dire un vase à cuire les viandes, mais aussi à mélanger et à servir en groupe des boissons alcoolisées. Il semble qu'en se stabilisant et en élargissant leur emprise territoriale, les détenteurs de pouvoir aient eu tendance à minimiser la symbolique guerrière pour privilégier les symboles religieux et de redistribution. Dans ce contexte, il n'est pas surprenant de voir l'apparition de tombes féminines aussi somptueuses que les plus somptueuses des tombes masculines, avec, en particulier, les symboles du pouvoir suprême que semblent avoir constitué les services de banquet gréco-étrusques. Dès lors que le chef n'a plus à asseoir sa légitimité sur sa capacité guerrière personnelle, les femmes ne souffrent plus, en effet, de handicap objectif pour exercer le pouvoir. L'ensemble de ces corrélations plaide pour une incarnation dans la même personne des fonctions politiques et religieuses suprêmes.

À travers les variations dans les modes d'expression statutaires ayant laissé des témoignages archéologiques, nous pouvons être certains de l'importance économique, politique, symbolique et religieuse du cheval dans la société gauloise. Il figure, attelé ou monté, sur de très nombreuses monnaies. Il tracte les véhicules d'une charronnerie réputée chez les Romains. Il est la monture et l'emblème des aristocrates gaulois romanisés qui deviennent les officiers par excellence des principaux corps de la cavalerie auxiliaire des armées impériales. Leur intégration dans les cadres militaires et aristocratiques romains avait été en quelque sorte préparée par l'adoption réciproque de techniques guerrières, en particulier dans le domaine de la cavalerie où des progrès notables avaient été accomplis dans les deux derniers siècles av. J.-C. En témoigne l'adoption des éperons.

Par-delà les variantes constatées dans le traitement du cheval, le caractère privilégié, voire sacré, de l'animal persiste et s'accentue à la période romaine. Deux cents représentations de la déesse Epona ont été répertoriées. Elles datent toutes de la période gallo-romaine et proviennent pour la majorité de Gaule centrale et orientale. L'existence d'une divinité protectrice implique chez les Gaulois la place fondamentale faite au cheval. Cette divinité veille sur les écuries des grandes domaines agricoles, sur les relais de poste à cheval et sur les ateliers des artisans qui fabriquent les pièces de harnachement équestre. À Châteaubleau (Seine-et-Marne), des petits chevaux en bronze, sept appliques stylisées et deux figurines, peut-être des ex-voto, ont été découvertes avec une statuette de la déesse Epona, dans le remplissage d'un puits cultuel comblé au IVe siècle situé, dans l'alignement de plusieurs fana, ces temples typiques de la Gaule romaine. Présente, par ailleurs, sur des stèles funéraires, Epona psychopompe accompagne, dans son passage vers le monde des morts, la mémoire des défunts ; au moins ceux qui entretenaient une relation « professionnelle » avec le cheval.

Nous avons vu que le cheval est devenu, dans le courant du IIe mill. av. J.-C., un moyen de puissance militaire et politique déterminant. Les conséquences en furent impressionnantes. Sans lui, Alexandre le Grand n'aurait pu étendre ses conquêtes jusqu'à l'Indus et les conquistadors n'auraient pas aussi aisément défait les empires précolombiens. Mais, à côté de ces actions exceptionnelles, il convient de considérer le rôle crucial du cheval dans l'exercice quotidien du pouvoir politique. Comme le notait, dans les années 1930, l'historien Marc Bloch : « Il eut été impossible de gouverner l'État du fond d'un palais : pour tenir un pays, point d'autre moyen que d'y chevaucher sans trêve, en tous sens. Les rois du premier âge féodal se sont littéralement tués de voyage ». Les enseignements de l'archéologie laissent entendre aujourd'hui qu'il en fut de même dès l'âge du Bronze. Le cheval a constitué, surtout à partir du Bas Moyen Age, un facteur économique très important. Il n'a été détrôné que par l'énergie thermique et la mécanisation au XIXe siècle. L'élégant coursier n'en est pas moins demeuré une puissante source d'inspiration symbolique et l'objet des plus vives passions.

Bibliographie

ANTHONY, DAVID W., BROWN, DORCAS R. (2000) – Eneolithic horse exploitation in the Eurasian steppes : diet, ritual and riding. Antiquity, 74, p. 75-86.

BRUN P. (dir.) (2001) – Le cheval, symbole de pouvoirs dans l'Europe préhistorique. Catalogue de l'exposition du 31 mars au 12 novembre 2001, Musée de Préhistoire d'Ile-de-France, Nemours, 104 p.

DIGARD J.-P. (1994) – Le cheval, force de l'homme. Paris : Gallimard.

PIGGOTT S. (1983) - The Earliest Weeled Transport, from the Atlantic Coast to the Caspian Sea.